DR

«Bab-el-Oued City». *A cause du couvre-feu, «quand il nous faut filmer une scène de nuit, nous devons faire vite. Tout donner dès la première prise.»*

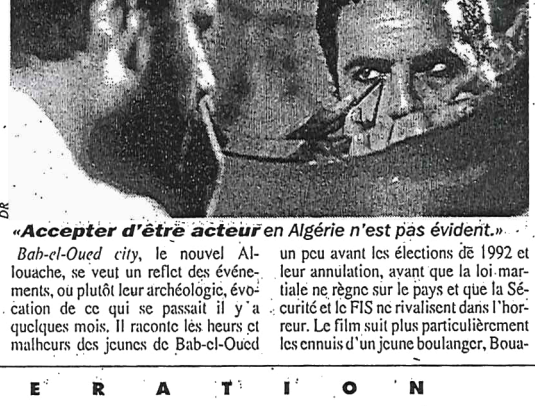
CINEMA

BAB-EL-OUED QUI RIT ET QUI PLEURE

Dans la situation intenable qui règne dans son pays – rafles, assassinats, couvre-feu –, le réalisateur algérien Merzak Allouache a réussi à tourner «Bab-el-Oued City»: les ennuis d'un jeune boulanger confronté à l'intégrisme. A travers ce film, l'archéologie des événements depuis un an.

Le 11 juin 1993. L'aéroport Houari-Boumediene est barricadé, quadrillé, sous protection policière massive. Souvenir de l'attentat sanglant du 26 août 1992. Sur la route d'Alger, à tous les carrefours, les uniformes bleu nuit des troupes de la Sécurité rappellent que rien ne va plus dans le pays. Et pourtant, vers 19 heures, à Bab-el-Oued, sur le bord de mer, la vie semble belle. On joue, selon son âge, au foot ou à la pétanque. La soirée est douce. Face à la Méditerranée, sur la terrasse de l'hôtel El Kattani, le Suisse Pierre-Alain Meyer et le Français Jacques Bidou, coproducteurs aventureux (1), prennent une petite bière. Fraîchement débarqués de Paris, ils retrouvent le réalisateur algérien Merzak Allouache et une bonne partie de l'équipe de son film, *Bab-el-Oued city*.

Plus de quinze ans après *Omar Gatlato*, Merzak Allouache est revenu tourner dans les quartiers populaires de l'Ouest algérois. En 1976, l'air du temps était au désespoir gai: les jeunes, comme Omar Gatlato et ses copains, cherchaient à s'amuser dans une atmosphère de désenchantement et d'oisiveté: La frustration y était quotidienne mais encore vécue avec bonne humeur. Aujourd'hui l'ambiance s'est chargée. Les jeunes de Bab-el-Oued évitent les redoutables agents de la sécurité. Les intégristes se rasent la barbe et continuent à soutenir le Front islamique du salut. Les laïcs le combattent. Les autres s'ennuient. Attentats, assassinats fomentés par les uns, répression menée par la Sécurité, provocations croisées, couvre-feu à 22 h 30, soirées opaques, lourdes et tristes.



DR

«Accepter d'être acteur *en Algérie n'est pas évident.»*

Bab-el-Oued city, le nouvel Allouache, se veut un reflet des événements, ou plutôt leur archéologie, évocation de ce qui se passait il y a quelques mois. Il raconte les heurs et malheurs des jeunes de Bab-el-Oued un peu avant les élections de 1992 et leur annulation, avant que la loi martiale ne règne sur le pays et que la Sécurité et le FIS ne rivalisent dans l'horreur. Le film suit plus particulièrement les ennuis d'un jeune boulanger, Boualem. Un jour, celui-ci, fatigué, voulant dormir, a décroché le haut-parleur fixé sur le rebord de sa fenêtre qui retransmettait les prêches d'un imam. Depuis, les «barbus» du quartier cherchent à savoir quel est le fils de Satan qui a saboté la parole du Tout-Puissant... Le tournage de ce film est bien engagé.

Prudent, craignant l'agitation, la violence, Allouache a commencé par tourner son film sur Bab-el-Oued et l'islamisme à Bejaïa (le Bougie des Français), dans l'Est du pays. Là-bas, pas de problème. *«On a même tourné dans une mosquée avec l'aide d'un imam. C'était calme, trop calme, trop sympa, je me sentais un peu démobilisé.»* Après trois semaines, il est donc revenu à Alger.

Ce soir, vers 19 heures, il semble un peu rassuré. Après avoir goûté le panorama, le producteur Jacques Bidou s'inquiète: *«La situation n'est pas trop dangereuse?»* Un assistant de production répond: *«Il y a des attentats, des rafles. Tous les soirs nous sentons la tension qui monte au fur et à mesure que la soirée s'avance, que nous approchons de 22 h 30, du couvre-feu. Les gens doivent rentrer chez eux, alors que la tchatche sous les étoiles est le sport national; que les nuits d'été sont chaudes et que les familles nombreuses sont à l'étroit dans leurs petits appartements...»*

Le temps passe, en bas, les gens essaient de rester dehors jusqu'au dernier moment. Voix basse de timide, Merzak Allouache explique à ses visiteurs qu'il était inquiet en arrivant ici, mais que cela se passe plutôt bien. *«C'est presque miraculeux jusqu'à présent. Nos seuls problèmes, nous les avons eus avec ces gosses qui s'agglutinent*

autour de nous dès que nous installons notre matériel dans la rue.» Désagrément mineur pour un cinéaste qui a l'habitude de traîner avec sa caméra dans les quartiers populaires. Et qui sait voler des images.

Cinéma désargenté

Ce qui l'inquiète vraiment, ce n'est définitivement pas son film, c'est la situation générale. *«Hier, ils ont tué deux policiers, là-haut, à Bab-el-Oued.»* Bidou: *«C'est tous les jours comme cela?»* L'assistant de production: *«Il y a des accalmies.»* Allouache: *«La tension n'est pas immédiatement perceptible. D'ailleurs, les techniciens français trouvent que j'exagère, mais ils habitent à Hydra, un quartier tranquille, face à une caserne.»* Il y a à Alger des endroits chauds, d'autres plus tranquilles. *«Les Libanais que je connais,* rajoute le metteur en scène, *m'expliquent qu'à Beyrouth, tout a commencé ainsi.»* Pas rassurant. D'autant que la semaine précédente, un de ses amis, le romancier et journaliste Tahar Djaout, est mort. Révolvérisé en sortant de chez lui à Baïnem, dans la banlieue d'Alger. D'après ses proches, le cinéaste a été fortement secoué par ce meurtre. Il a même failli tout arrêter. Après être allé au Marivaux, le restaurant des intellectuels laïcs, où il a entendu les gens se lamenter, il a traîné dans le quartier populaire qu'habitait le romancier défunt. *«Là, les gens semblaient tout à fait indifférents.»*

Et puis il a repris ce tournage qui se déroule paradoxalement sans anicroche. Même pas de retard dans le plan de travail. Face au soleil couchant, sous les étourneaux qui font leur cirque, Meyer et Bidou seraient plutôt rassurés s'ils avaient des nouvelles de l'aide promise par le ministère algérien de la Culture. De fait, aujourd'hui, toute activité cinématographique officielle paraît bloquée. Pas d'argent pour les films, pas plus pour *Bab-el-Oued City* que pour un autre.

12 juin. Pendant la nuit, il y a eu des coups de feu près du palais du gouvernement. Et donc près des bureaux de la production, au centre-ville, où ce matin se réunit l'équipe. Michel Such, acteur français du film, pied-noir, fils d'une Maltaise et d'un républicain espagnol réfugié sur la rive sud de la Méditerranée, joue dans *Bab-el-Oued City* le rôle d'un pied-noir algérois. Il connaît mal ce quartier. *«Quand j'étais enfant, je ne suis jamais allé à l'est de ce qui est aujourd'hui la place des Martyrs. Mon Alger, c'était le stade Marcel Cerdan, Consolation.»* Des lieux qu'il a hantés ce matin, en repérage pour son propre projet de long métrage. *«C'est marrant comme je suis amoureux de cette ville. Je suis parti à 17 ans. Aujourd'hui j'habite à Paris, mais je n'y ai pas de souvenirs.»* Après avoir réalisé un court métrage qui a reçu le prix Jean Vigo en 1990, Such a en tête un film sur son enfance algéroise, entre 1947 et 1954, sur les saveurs de la carantica. Mais il ne croit pas trop qu'il pourra le tourner ici.

Merzak Allouache est dans une salle à côté, près d'un téléviseur. Il regarde ses rushes en vidéo. Pour contrôler le jeu de ses acteurs. La plupart ne sont pas professionnels et il les fait travailler, retravailler avant le tournage. *«C'est parfois difficile, mais les interdictions qui nous sont imposées m'ont servi. Ainsi la nuit tombe vers 20 heures, le couvre-feu commence deux heures plus tard. Quand il nous faut filmer une scène de nuit, nous devons faire vite, brusquer notre monde. Tout donner dès la première prise: L'autre jour, nous avons tourné une scène de bagarre entre des jeunes. Sans répétition possible, ils n'ont pas pu se retenir. Qu'est-ce qu'ils se sont mis! C'était très bon.»*

Devant la cinémathèque d'Alger, il y a toujours des badauds qui traînent pour discuter le coup. Et des affiches. Mais l'endroit n'est plus ce qu'il était. Merzak Allouache se souvient d'une visite que fit Nicholas Ray, il y a longtemps. A cette évocation, Boudjemaâ Kareche, le volubile patron des lieux, fait une moue triste: *«Nous n'avons plus d'argent pour inviter des cinéastes étrangers. C'est grave parce que ce manque de rapports avec ce qui se passe en dehors du pays ne peut que renforcer l'intégrisme.»* Allouache approuve: *«Il faudrait que les cinéastes européens continuent à montrer leurs films à la Cinémathèque, que les amoureux du cinéma puissent continuer à se frotter à d'autres mondes.»*

Le cinéma, le vrai, sur pellicule, celui qu'on projette, a presque disparu du paysage algérois. Près de la Cinémathèque, au Bagdad, l'ancien Monaco, on ne montre plus que des vidéos minables sur des écrans de télé. Mais quels que soient le programme et le moment de la journée, la salle est pleine. *«Nombreux sont ceux qui n'ont que cela a faire»*, explique un assistant.

Déjeuner au restaurant le Marivaux, *«On ne sait plus qui est qui,* dit un client. *Je trouve qu'on tue un peu trop facilement ces écrivains, ces professeurs, ces journalistes sans protection, ces intellectuels qui se sont souvent mouillés dans la combat des laïcs. C'est comme si le pouvoir aussi avait besoin de ce sang pour dénoncer les assassins et exister.»*

Vers 14 heures, le tournage reprend. Sur une terrasse du centre. Dans un cagibi sur la terrasse, Boualem, le boulanger antibruit, et Yamina, la jeune fille dont il est amoureux, se disent adieu. Après son geste inconsidéré, la vie est devenue si difficile pour Boualem qu'il doit partir en France. Nadia, l'actrice qui joue Yamina, une ancienne du cours Florent, est très pro. Le jeune acteur, Hassan, est mal à l'aise et gémit: *«Qu'est-ce que va dire ma copine?»*

Fin de séjour

Il y a d'autres acteurs dans les parages, comme Mourad, un grand jeune homme blond qui joue un des copains de Boualem, un intégriste. Mourad est un ancien handballeur de 29 ans, un tempérament, démonstratif, vif, enjoué, direct. *«Il a accepté d'être acteur, ce qui en Algérie n'est pas évident,* explique Merzak Allouache. *Les gens sont partagés entre une envie forte de faire du cinéma et cet interdit très lourd qui continue à peser sur l'image. Tous se méfient d'éventuelles manipulations et de l'usage de ces images par le pouvoir.»*

«S'il ne travaillait pas avec moi, il ruminerait dans son coin, comme tous les jeunes de son âge.» En attendant, Mourad est parfait dans son rôle. Il a connu Merzak Allouache il y a quelques années. Dans la rue. Il a joué pour lui dans une émission de télévision, compromis algérien entre la *Caméra invisible* et *Monty Python*. C'était un faux reportage: on faisait croire aux habitants du centre-ville qu'on avait trouvé du pétrole sous la statue de l'émir Abd el-Kader et on leur demandait s'ils étaient d'accord pour détruire le quartier. Mourad jouait déjà un islamiste et il réclamait qu'on rase immédiatement le bureau central du FLN. *«Avant le tournage, je me demandais comment j'allais trouver des acteurs capables d'endosser les problèmes de mes personnages. Sur place, j'ai découvert ces jeunes et leur énergie invraisemblable. Une énergie qui ne demande qu'à être transformée en potentiel créatif. Mais ici, personne ne pense plus à cela. On préfère les laisser sans avenir, dans le désespoir. Pas étonnant qu'ils investissent alors leur élan ailleurs. Dans le radicalisme islamiste, ou dans autre chose d'aussi destructeur.»*

15 juillet 1993. Merzak Allouache est rentré en France, où il monte son film. Malgré un tournage sans problème, la fin du séjour à Alger a été pénible. L'assassinat de Djaout avait déjà déprimé le cinéaste. Quelques semaines plus tard, c'est le professeur Mahfoud Boucebci, vice-président de l'Association internationale de la psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent et membre du Comité de vérité sur l'assassinat de Tahar Djaout, qui a été tué à coups de couteau. Ambiance déprime. *«Quand on apprend ce genre de nouvelles, on ne peux que s'inquiéter. Il est facile d'imaginer qu'un contrat peut être lancé contre soi. La situation le permet. Difficile alors de travailler.»*

Allouache a fini par se persuader de ne penser qu'à son film. Mais vers la fin, il redoutait qu'on l'empêche *in extremis* d'expédier ses bobines à Paris. Ou lui-même d'y partir. *«Mais non, tout s'est bien passé.»* Et aujourd'hui, à Paris, devant ses rushes, il est content. Il a l'impression d'avoir fait son premier film indépendant. *«Encore qu'* Omar Gatlato *l'était aussi.»* A nouveau, il s'est lancé dans ce qu'il appelle *«un dialogue avec une société et ses contradictions, avec l'Algérie qui rit et qui pleure»*. Il ne prétend pas en revanche que son film aborde tous les problèmes. *«C'est une rencontre entre une fiction et la réalité. Par exemple, quand nous avons réécouté la bande son, nous avons été stupéfaits par le nombre de sirènes (pompiers, policiers, ambulances) qu'on y entendait.*

«Tourner dans les rues était tout à fait passionnant. Dans tous les coins d'Alger, c'est le cinéma permanent. Les gens sont toujours dans quelque chose, dans un rêve, une discussion, une combine. Quand on filme dans ce contexte, on laisse les événements venir à soi. On ne s'accroche pas au scénario.»

A force de les regarder dans l'œilleton de sa caméra ou de côté, le réalisateur commence à se faire une idée de ses compatriotes. *«Les gens du peuple sont fatigués de tout ce gâchis qui dure depuis trente ans, de ces gens qui se foutent d'eux depuis l'Indépendance. Pour le reste, rien n'est joué. Les gens qui soutiennent le FIS reçoivent aussi, grâce aux paraboles, les chaînes de télévision italiennes et françaises et leurs programmes légers.*

»Et tout le monde attend une solution, une vraie.» Lui, dans cette situation bloquée, a pu faire son film. Une chance au moment où les autres cinéastes algériens sont réduits au chômage technique.

Edouard WAINTROP

(1) C'est Jean-Pierre Galeppe qui est en charge de la production effective du film.

Nuit monstre

Du samedi 23 octobre au dimanche 24, Gaumont grand écran Italie se met intensivement au régime dinosaures et, au cri de «24 h sur écran de 24 m de large», affiche *Jurassic Park* en non-stop, nuit et jour: dix séances quotidiennes, à 8 h, 10 h 15, 12 h 30, 14 h 45, 17 h 15, 19 h 50, 22 h 25, 1 h, 3 h 30, et 6 h! Tarif réduit aux séances de 8 h, 10 h 15, 3 h 30 et 6 h. Tél: 45.80.77.00.